



Du 24 avril au 5 mai 2012

## **COURTELINE, AMOUR NOIR**

**La Peur des coups**

**La Paix chez soi**

**Les Boulingrin**

de Georges Courteline

Mise en scène Jean-Louis Benoit

GRANDE SALLE

Dossier pédagogique

On est dans une veine réaliste, cruelle, sans anecdote, ces hommes et ces femmes mariés ne pensent jamais amour, il y a des coups, on est dans un théâtre vache.

Jean-Louis Benoit

Rien de tel comme un coup de fer rouge sur l'amour-propre des gens pour cicatriser leurs scrupules.

Georges Courteline

**TEXTE DE GEORGES COURTELINE**  
**MISE EN SCÈNE JEAN-LOUIS BENOIT**

Du 24 avril au 5 mai

# **COURTELINE, AMOUR NOIR**

**La Peur des coups**

**La Paix chez soi**

**Les Boulingrin**

Avec

*Thomas Blanchard*

*Ninon Brétécher*

*Valérie Keruzoré*

*Sébastien Thiéry*

Scénographie : Laurent Peduzzi | Costumes : Marie Sartoux | Création lumière : Olivier Tisseyre | Maquillages et coiffures : Cécile Kretschmar | Régisseur général : Jérémie Tison

Coproduction La Criée, Théâtre National de Marseille, La compagnie de Jean-Louis Benoit

*La compagnie de Jean-Louis Benoit* est subventionnée par le Ministère de la Culture et de la communication.

Organisation de la tournée : La gestion des spectacles.

Durée : 1h30

## SOMMAIRE

Le triptyque.....	5
Jean-Louis Benoit.....	8
Note d'intention.....	9
Échos de la presse .....	11
Courteline .....	14
Vraisemblance et caricature .....	15
Morceaux choisis .....	20
Calendrier des représentations .....	27

## LE TRIPTYQUE

### Trois saynètes, une seule pièce

Courteline a écrit plusieurs saynètes, dont les thématiques se rejoignent souvent. Jean-Louis Benoit les regroupe dans une même représentation, sur une même scène, dans une même pièce (un appartement miteux), où les trois histoires se succèdent.



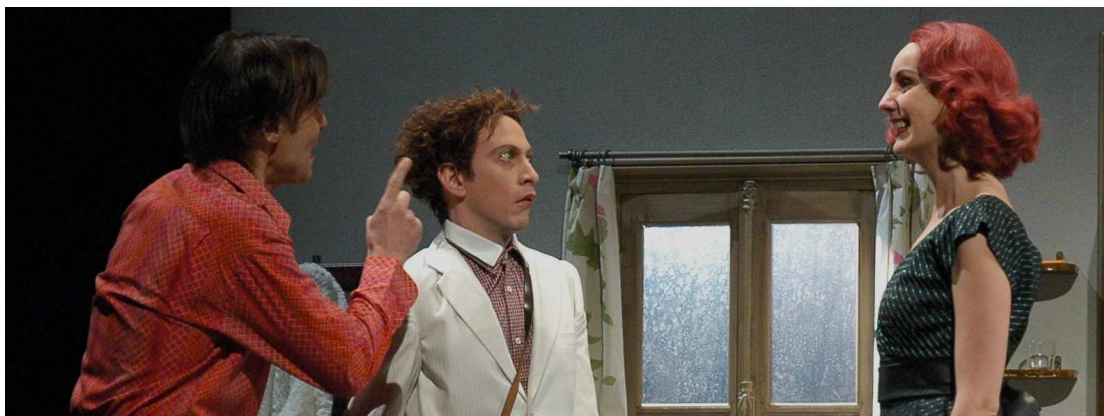
© Antoine Benoit

*La Peur des coups*, c'est celle d'un mari dont la jalousie n'a d'égal que la couardise : complètement insupporté par la foule d'hommes qui content fleurette à sa femme, mais pourtant incapable de leur demander des comptes.



© Antoine Benoit

L'écrivain Trielle, désireux d'avoir *La paix chez soi*, décide de mettre une amende à sa femme pour chaque désagrément qu'elle lui cause, et de lui retenir le total sur sa pension mensuelle.



© Antoine Benoit

Chez *Les Boulingrin*, un profiteur vient tenter sa chance, mais chancelle sous les coups d'un couple qui se déchire.

Au cœur de chacune de ces trois petites pièces, donc : un couple, plus fou qu'amoureux. Dans *La Peur des coups*, lui, c'est « LUI » et elle, c'est « ELLE ». Un homme et une femme. L'Homme et la Femme.

Courteline nous plonge ainsi dans un quotidien qui pourrait être le nôtre, fait de tromperies, de moqueries, de ridicule et de risible. Si ce n'était pas comique, ce serait tragique. Mais la dérision de l'auteur, et l'autodérision du spectateur permet à tout un chacun de rire, malgré la véracité des situations, et grâce à leur pittoresque.

La médiocrité des personnages dépeints par l'auteur devient, chez Jean-Louis Benoit, une sous-médiocrité. Là où Courteline croquait les petits-bourgeois, le metteur en scène dévore les petits-tout-court, les plaçant dans une même pièce miteuse, qui ressemble moins à un salon bourgeois qu'à un appartement misérable.



Des Rilles Ha

Croquis par Jean-Louis Benoit

## JEAN-LOUIS BENOIT

### Metteur en scène

Cofondateur avec Didier Bezace et Jacques Nichet du Théâtre de l' Aquarium en 1970, Jean-Louis Benoit en conserve la direction jusqu'en 2001. De 2002 à juin 2011 il dirige La Criée, Théâtre National de Marseille.

Il met en scène et écrit de nombreux spectacles au Théâtre de l' Aquarium *Un Conseil de classe très ordinaire, Le Procès de Jeanne d'Arc, veuve de Mao Tse Toung, Les Voeux du Président, La Peau et les os* de Georges Hyvernaud, *La Nuit, la télévision et la guerre du Golf, Les Ratés* de Henri-René Lenormand *Une Nuit à l'Elysée, Henry V* de Shakespeare (création en France au Festival d'Avignon 1999). Jean-Louis Benoît met en scène les comédiens de La Comédie Française à plusieurs reprises : *Les Fourberies de Scapin* (1997), *Le Revizor* de Gogol (1999), *Le Bourgeois gentilhomme* (2000) et *Le menteur* (2004).

En 2002, il met en scène *La Trilogie de la Villégiature* de Goldoni au Festival d'Avignon ; à la Criée, Théâtre National de Marseille, *Les Caprices de Marianne* de Musset (2006), *Du malheur d'avoir de l'esprit* de Griboïedov (2007), *La Nuit des rois* (2009) de Shakespeare, *Un pied dans le crime* de Eugène Labiche, joué par Philippe Toretton et Dominique Pinon, créé en 2010 et en tournée en 2011.

Il a reçu en 1998 le Molière du metteur en scène.

Par ailleurs, Jean-Louis Benoît a réalisé des films pour le cinéma, *Les Poings fermés, Dédé, La Mort du chinois* et pour la télévision *Les Disparus de Saint-Agil, Le Bal, L'Étau, La Fidèle infidèle, La Parenthèse, les Fourberies de Scapin*. Il est également scénariste pour la télévision et écrit des adaptations et des dialogues pour le cinéma.

## NOTE D'INTENTION

### La vie de couple

*Courteline, Amour noir* est un spectacle constitué de trois pièces relatives à « la vie de couple » : *La Peur des coups*, *La Paix chez soi*, *Les Boulingrin*. On parle parfois de ces pièces brèves comme étant des « saynètes ». « Un acte, un seul acte, voilà ma mesure au théâtre. Que voulez-vous, je n'ai pas d'imagination. » Courteline ne combine pas d'intrigues. Le quiproquo lui est étranger. Il n'a aucune disposition pour la « machine bien faite » à la Labiche ou à la Feydeau, pour ne citer que les plus connus. Ce n'est pas un charpentier. Courteline fait court. Il écrit donc des « saynètes ».

Ses sujets ne comportent pas de développement. Il ne complique pas. Si bien que ce fils de vaudevilliste va aller contre la tradition comique du temps et écrire ce qui se situe à l'opposé du vaudeville : la « tranche de vie ». Cruelle, féroce, réaliste, « quotidienne ». C'est toujours court, une tranche de vie, et c'est souvent cruel et féroce : son auteur veut frapper vite et fort. Il n'a pas le temps. Et Courteline, avec ces trois pièces que je propose va exceller à mettre en jeu, avec rapidité et grand mouvement, des rapports hommes-femmes particulièrement « vrais », particulièrement sombres, situés bien en dessous du médiocre.

Personnages teigneux, sans amour véritable. Toujours proches de la vie ordinaire, de « notre » propre vie, à la différence des vaudevilles de Feydeau dans lesquels nous ne nous reconnaissons jamais. On se reconnaît chez Courteline. Le miroir qu'il nous tend est peu déformant.

Courteline est un pessimiste, bien entendu. Un pessimiste pourvu d'un don d'observation aussi aigu que celui de Labiche, autre grand pessimiste. Ce pourrait être du Henri Becque, mais cela n'en est pas pour une simple et bonne raison : c'est drôle. Très drôle. La forte intensité comique de ces « saynètes » est terrible, surréelle. On n'avait jamais vu sur scène de telles farces, et on n'en verra jamais plus.

Ainsi, en 1891, c'est le théâtre d'avant-garde le plus novateur de l'époque qui va ouvrir ses portes à Courteline, le Théâtre Libre d'André Antoine, celui qui lança à cette époque une véritable machine de guerre contre le théâtre de boulevard et tous les conformismes régnants, celui qui fit notamment découvrir Strindberg et Ibsen. On a du mal à comprendre aujourd'hui que Courteline fut un représentant de l'avant-garde théâtrale de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

*La Peur des coups*, *La Paix chez soi*, *Les Boulingrin* mettent en scène un lâche avec une épouse trop belle, un littérateur minable et mesquin avec une petite

femme rouée, un couple haineux qui passe son temps à se déchirer et à déchirer son invité jusqu'à la terrible explosion finale, résolument dévastatrice. Comique et triste inévitablement, comme le furent les « saynètes » de Karl Valentin,

*Courteline, Amour noir* veut relire, revoir et redécouvrir cet auteur de génie dont un journaliste disait en 1898 :

« Il n'a pas l'air gai, monsieur Courteline, avec sa figure triste, sa démarche dolente et son geste uniforme pour ramener quelques cheveux sur ses tempes ; mais, avec son air de pompes funèbres, il a mis la salle en joie... »

Jean-Louis Benoit, décembre 2010



Croquis par Jean-Louis Benoit

## ÉCHOS DE LA PRESSE

*Les trois histoires ont souvent été montées, jusque dans un film, Scènes de ménage, avec Louis de Funès et Bertrand Blier. Jean-Louis Benoit veut les dépoussiérer, en tournant le dos "à la période Belle Epoque et au cadre bourgeois" et "en dirigeant les acteurs vers une façon plus âpre pour les rapprocher de nous", explique-t-il.*

*De fait, l'âpreté, les cris, les coups, les batailles d'oreillers, le tout montant en puissance jusqu'au final, rien ne manque à une performance d'acteurs qui est aussi très physique. Installés dans un décor d'appartement populaire, Thomas Blanchard, Ninon Brétécher, Valérie Keruzoré et Sébastien Thiéry, perruqués et habillés années 50, s'en donnent à cœur joie. Les réparties fusent et le public rit.*

Le Parisien, 19.01.2012

*Derrière la verve et le rire se cache un regard impitoyable. À bien y regarder, le comique de ses pièces, toutes en un acte, est moins bonasse qu'il n'y paraît. Derrière la verve et le rire, se cache un regard impitoyable sur la petite humanité.*

*(...) Suite de scènes de ménages homériques dans une société petite-bourgeoise hypocrite et mesquine, stupide et ridicule. Fi des grands sentiments et des tendres épanchements. D'amour, il n'y a point.*

*Seuls comptent calcul et intérêt, domination de l'un, soumission de l'autre. Entre les sexes, pas d'autres rapports que la guerre, gagnée par la force ou la ruse.*

*(...) L'art de Courteline est de mettre en exergue le grotesque de ses personnages plus bêtes que méchants. Et celui de Jean-Louis Benoit de le mettre en scène sur un mode crescendo, conduisant du réalisme au quotidien, au délire « hénaurme » en un mouvement aussi savant qu'ordonné. (...)*

Didier Méreuze, La Croix

*(...) Fort d'une écriture riche, percutante et joliment tournée, d'une verve gorgée de venin et d'humour vachard, Jean-Louis Benoit évite l'écueil du vaudeville avarié et du boulevard passéiste - tout en en conservant certains ressorts, on insiste - grâce notamment à une mise en scène tonique, pour réussir une manière d'étude de mœurs en forme de comédie caustique qui fera sourire et se gondoler, selon inclinations. (...)*

Antoine Pateffoz, La Marseillaise, 14.01.2012



Aylae

Croquis dessiné par Jean-Louis Benoit

*Courteline : un petit homme de la race des chats maigres, perdu, flottant dans une ample et longue redingote, les cheveux en baguettes de tambour plaqués sur le front, rejetés derrière les oreilles, de petits yeux noirs comme des pépins de poire dans une figure pâlotte.*

Edmond de Goncourt, au 12 janvier 1894 de son Journal

*Courteline, avec une serviette pleine de vieille littérature, et ses mèches de cheveux toujours collés comme des pinceaux, gueule contre ce malfaiteur, ce cochon de Boileau qui n'a fait qu'emmerder Corneille, contre la Société des auteurs qui touche onze pour cent sur nos droits en province et étend la province jusqu'au boulevard des Capucines...*

Jules Renard, au 20 octobre 1900 de son Journal

## COURTELINE

Courteline est né à Tours en 1858. Il est le fils de l'humoriste vaudevilliste Julien Moineau.

Petit homme sec, ronchon et rouspétant, il descend, tous les jours et à la même heure, la rue Lepic pour se rendre Avenue Trudaine à *l'Auberge du Clou* qu'il fréquente régulièrement de 1888 à 1893. Là il commande un « précipité », mélange de Pernod et d'anisette. Il corrige des articles destinés à *L'Écho de Paris* ou joue aux cartes tempêtant, enguirlandant ses partenaires. Mais il se livre aussi à quelques canulars... Ainsi il crée le *conomètre*, un tube de verre gradué de 10 à 50 rempli d'alcool coloré en rouge et communiquant par un long tuyau en caoutchouc avec le sous-sol. Selon un langage convenu avec Courteline, un compère soufflait plus ou moins fort pour faire monter l'alcool dans le tube. De la sorte, chacun, en prenant en main le tube, pouvait connaître son degré de stupidité. Le patron, qui n'était pas au courant de cette supercherie, dut lui aussi passer l'épreuve. Bien entendu l'alcool monta au maximum aspergeant le patron et les clients les plus proches. Ce bistrot fut pendant longtemps son laboratoire, dans lequel il rencontre ses « échantillons de la bêtise humaine ».

Car Courteline se définit lui-même comme un observateur avisé de la vie quotidienne. S'inspirant de ses expériences de militaire, d'employé au ministère des Cultes, d'habitué des cafés parisiens, ou de promeneur solitaire, il s'efforce de retranscrire les petites comédies humaines qui l'entourent en pièces d'un acte, contes ou romans. Il met ainsi en scène des personnages comiques par le contraste qui existe entre leur modeste condition et leur ego surdéveloppé. Tout le génie de Courteline est de faire rire le public tout en attirant la sympathie et l'indulgence pour ces personnages si vrais et si humains.

Dans un temps où la pièce à thèse infestait le théâtre, Courteline a donc eu le mérite de rester bravement à l'écart pour maintenir la vie au premier plan. Se gardant de tout didactisme, Courteline s'intéresse à la médiocrité du commun des mortels. Rien que par leur nom, ils acquièrent automatiquement une portée risible et comique. Son œuvre est une comédie humaine à la portée de tous.

Il a 35 ans quand est publié chez Flammarion *Messieurs les ronds-de-cuir*, et *Boubouroche* qui sera son grand succès, et lui permettra notamment d'être joué au Théâtre Libre d'Antoine, au Grand-Guignol, au Théâtre Antoine... Il écrira ensuite *La Peur des coups* (1897), *Les Boulingrin* (1898) *La conversion d'Alceste* (1903) pour la Comédie-Française, *La Paix chez soi* (1903) et un roman en 1912, *Les Linottes*.

Il meurt à Saint-Mandé en 1929, amputé des deux jambes.

## VRAISEMBLANCE ET CARICATURE

### Entre la « tranche de vie » naturaliste...

La théorie du naturalisme vient d'Emile Zola. Ses principaux représentants théâtraux sont Ibsen, Strindberg et Tchekhov pour l'écriture, Stanislavski et Antoine pour la mise en scène.

Dans *Du naturalisme au théâtre*, Zola souhaite « planter enfin le véritable drame humain à la place des mensonges ridicules qui s'étalent aujourd'hui ». La dramaturgie naturaliste doit ainsi supplanter le romantisme essoufflé et une dramaturgie devenue bourgeoise - à la Dumas, Scribe ou Augier -, car celle-ci ne correspond plus à son époque. Le naturalisme au théâtre, selon Zola, est « un fait se déroulant dans sa réalité et soulevant chez les personnages des passions et des sentiments, dont l'analyse exacte serait le seul intérêt de la pièce, et cela dans le milieu contemporain avec le peuple qui nous entoure ». Il se rapprocherait ainsi plus du monde contemporain.

Zola reprend donc, plus ou moins consciemment, le programme d'un Diderot, soit d'une triple exigence du « naturel », de la « vérité » et d'une portée sociale. La « tranche de vie » donne en effet, le temps d'une représentation, l'aperçu d'un quotidien, d'une vie commune et sans originalité spéciale. De ces tranches, on peut souvent tirer des enseignements, puisque le lien entre la fiction et notre réalité, si proches l'une de l'autre, est aisément effectué.



© Antoine Benoit

## ... et le vaudeville ...

Les origines du mot « vaudeville » sont aussi diverses que ses formes sont variées, l'évolution du vaudeville à travers les siècles n'étant pas sans remous.

A l'origine, le vaudeville est un ensemble de chansons populaires. Le mot « vaudeville » viendrait alors du Val-de-Vire, région normande d'où le poète Olivier Basselin a ramené des chansons traditionnelles, qu'il a rapidement transformées en chansons à boire. Ces chansons légères, voire friponnes – pour ne pas dire vulgaires – dominant longtemps le genre du vaudeville. Cette étymologie en rejoint une autre : « vaudeville » serait une déformation de « voix-de-ville », soit une traduction de la rumeur populaire d'une cité, dont les airs sont faciles à retenir et à chanter et dont les paroles sont faites ordinairement sur quelque événement du jour. Cette première forme du vaudeville se fond à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le courant de la chanson française.

Mais au XVIII<sup>e</sup> siècle, le vaudeville s'unit au théâtre. D'abord simple composition scénique, toute en couplets, où le dialogue même est chanté. C'est cela qui donnera l'opéra-comique. Ainsi, le vaudeville est resté assez longtemps la légère mise en scène d'une anecdote ou la forme vive de la parodie.

Plus tard pourtant, il devient comédie ou même drame, ne gardant comme signe distinctif que ses couplets chantés sur des airs connus. Puis, le couplet mêlé au dialogue finit par ne plus être toléré que dans le genre bouffon, et est banni de la comédie bourgeoise pour son invraisemblance.

Le vaudeville se rapproche alors du théâtre de boulevard, qui l'accueille d'ailleurs entre ses murs. Il se caractérise par son rythme infernal, entassant dans un imbroglio inextricable, les quiproquos, les plus burlesques et les situations les plus risquées, les plus excentriques. Scribe domine ce genre de 1815 à 1850, dans une œuvre où le suspens ménagé n'exclut ni sentiment, ni psychologie, ni critique sociale.

### ... une œuvre inclassable ?

Avec Feydeau, Labiche et Scribe, Courteline est toujours cité parmi les auteurs de vaudeville les plus connus. Il en utilise en effet l'in vraisemblance des situations, la parodie et la force de critique. Or, dans sa note d'intention, Jean-Louis Benoit affirme que Courteline « n'a aucune disposition pour la « machine bien faite » à la Labiche et écrit ce qui se situe à l'opposé du vaudeville : la « tranche de vie » », l'inscrivant ainsi directement dans la veine naturaliste. Ces trois saynètes sont en effet à cheval entre deux esthétiques très différentes : le vaudeville grotesque et invraisemblable, et le naturalisme d'une justesse quasi scientifique. On peut constater cet entre-deux dans les intrigues de Courteline, dans les décors de la mise en scène de Jean-Louis Benoit, et dans le rire du public.

Jean-Louis Benoit qualifie l'écriture de Courteline de « cruelle, féroce, réaliste, quotidienne ». L'auteur place en effet ses intrigues dans la vie de tous les jours, permettant à quiconque de s'identifier aux histoires de couple assez communs, « toujours proches de la vie ordinaire, de « notre » propre vie, à la différence des vaudevilles de Feydeau dans lesquels nous ne nous reconnaissons jamais », dit Jean-Louis Benoit. Selon le metteur en scène, Courteline est « un pessimiste pourvu d'un don d'observation aussi aigu que celui de Labiche ». Cette observation suraiguë et acerbe lui permet de croquer ses contemporains avec brio.

C'est alors que Courteline quitte le réalisme affirmé par Jean-Louis Benoit pour verser dans le ridicule, voire le grotesque. Ses personnages, rien que par leur nom, sont risibles et fantasques. En bon caricaturiste, Courteline extrait les traits principaux de ses contemporains pour dessiner des personnages difformes et comiques. On bascule donc d'une situation initiale réaliste et naturelle à une dispute enlevée et complètement absurde, d'une pièce naturaliste à une scène de vaudeville.

La scénographie de Laurent Peduzzi pour la mise en scène de Jean-Louis Benoit traduit cette duplicité. Elle se présente comme une véritable tranche de vie : un matériau ouvertement découpé, voire déchiré, extrait d'une surface plus grande, comme la tranche de vie est extraite de la vie elle-même. Cette extraction est celle de l'expérience scientifique, qui place le sujet de son observation à l'intérieur d'une bulle dont il maîtrise toutes les données, pour comprendre son fonctionnement.

Mais de fait, cette expérience n'est en rien véridique, puisque justement elle est maîtrisée et isolée. Ainsi, la scénographie de Laurent Peduzzi n'est en rien réaliste. Les contours sont visibles, le théâtre est mis à nu, et personne ne peut douter un seul instant de la fausseté de ce qu'il voit, les comédiens portant d'ailleurs des costumes et des perruques complètement excentriques.

Le spectateur peut donc avoir une double réception, partagée entre l'identification à une scène de vie qu'il a pu observer dans sa réalité, et un rire qui ne peut tarder à se déclencher, devant l'absurdité des situations, et le ridicule des personnages. Le cynisme d'un homme qui met des amendes à sa femme dès qu'elle l'ennuie est drôle, ou déprimant. Un homme lâche est risible - la Commedia dell'arte, avec son Matamore, l'avait déjà bien compris - ou pitoyable. Un couple qui se déchire jusqu'à mettre le feu à sa demeure est jouissif, ou effrayant.

Entre ces deux lectures de Courteline, entre une dénonciation grinçante et une caricature comique, un metteur en scène peut décider de choisir, ou pas. Jean-Louis Benoit décide apparemment de mettre l'accent sur « l'humour noir », expression sur laquelle son sous-titre « Amour noir » joue évidemment. Il ne fait donc pas réellement de choix : il combine l'humour et la critique de Courteline, son piquant et sa noirceur, ses bons mots et sa justesse d'observation. Le rire du public traduira ainsi la duplicité de l'écriture de Courteline : sa légèreté et sa distance.

Soizic de la Chapelle,  
Etudiante en Arts de la scène à l'Université Lumière Lyon II, avril 2012



Croquis dessiné par Jean-Louis Benoit

## MORCEAUX CHOISIS

### *La Peur des coups*

LUI, *qui se décide à mettre le feu aux poudres*  
Eh bien, tu es satisfaite.

ELLE  
À propos de quoi ?

LUI  
Dame, tu serais difficile... Tu t'es assez...

ELLE  
N'use pas ta salive, je sais ce que tu vas me dire. (*Très simple.*) Je me suis fait peloter.

LUI  
Oui, tu t'es fait peloter !

ELLE, *assise près du lit et commençant à se dévêtir*  
Là ! – Oh ! Je connais l'ordre et la marche. Dans un instant je me serai conduite comme une fille, dans deux minutes tu m'appelleras sale bête ; dans cinq tu casseras quelque chose. C'est réglé comme un protocole. – Et pendant que j'y pense... (*Elle va à la cheminée, y prend une poterie ébréchée qu'elle dépose sur un guéridon, à portée du bras de Monsieur*)... je te recommande ce petit vase. Tu l'as entamé il y a six semaines en revenant de la soirée de l'Instruction Publique, mais il est encore bon pour faire des castagnettes.

*Monsieur, furieux, envoie l'objet à la volée à l'autre extrémité de la pièce.*

ELLE  
Tu commences par la fin ? Tant mieux ! Ça modifiera un peu la monotonie du programme.

Courteline, *La Peur des coups* (1894), GF Flammarion, 1965

## *Les Boulingrin*

DES RILLETES

Madame et Monsieur Boulingrin, je suis bien votre serviteur.

BOULINGRIN

Eh ! Bonjour, monsieur des Rillettes.

MADAME BOULINGRIN

C'est fort aimable à vous d'être venu nous voir.

BOULINGRIN

Vous tombez à propos.

DES RILLETES

Bah !

MADAME BOULINGRIN

Comme marée en carême.

DES RILLETES

J'en suis bien aise.

MADAME BOULINGRIN

Dites-moi, monsieur des Rillettes...

DES RILLETES

Madame ?...

BOULINGRIN, *le tirant par le bras gauche*

Pardon ! Moi d'abord.

MADAME BOULINGRIN, *le tirant par le bras droit*

Non. Moi !

BOULINGRIN

Non !

MADAME BOULINGRIN

N'écoutez pas, monsieur des Rillettes. Mon mari ne dit que des bêtises.

BOULINGRIN

Que des bêtises !...

MADAME BOULINGRIN  
Oui, que des bêtises.

BOULINGRIN  
Tu vas voir un peu, tout à l'heure, si je ne vais pas aller t'apprendre la politesse avec une bonne paire de claques. Espèce de grue !

MADAME BOULINGRIN  
Voyou !

BOULINGRIN  
Comment as-tu dit cela ?

MADAME BOULINGRIN  
J'ai dit : « Voyou. »

BOULINGRIN  
Tonnerre !... Et puis tu embêtes monsieur. Veux-tu bien le lâcher tout de suite !

MADAME BOULINGRIN  
Lâche-le toi-même.

BOULINGRIN  
Non. Toi !

MADAME BOULINGRIN  
Non !

DES RILLETES, *écartelé*  
Oh !

MADAME BOULINGRIN  
Tu entends. Tu le fais crier.

DES RILLETES  
Excusez-moi, madame et monsieur Boulingrin, mais je vois que vous êtes en affaires et je craindrais d'être importun.

BOULINGRIN  
Nullement.

MADAME BOULINGRIN  
Point du tout.

BOULINGRIN  
Au contraire.

DES RILLETES  
Cependant...

BOULINGRIN  
Au contraire, vous dis-je. (*Lui avançant une chaise.*) Tenez !

MADAME BOULINGRIN, *même jeu*  
C'est cela. Prenez un siège.

DES RILLETES  
Merci.

BOULINGRIN  
Non. Pas celui-ci ; celui-là !

DES RILLETES  
Mille grâces.

MADAME BOULINGRIN  
Non. Pas celui-là ; celui-ci.

BOULINGRIN  
Non.

MADAME BOULINGRIN  
Si.

BOULINGRIN  
Non.

MADAME BOULINGRIN  
Si.

BOULINGRIN  
Est-ce que ça va durer longtemps ? Vas-tu ficher la paix à M. des Rillettes ?

DES RILLETES  
En vérité, je suis désolé.

MADAME BOULINGRIN  
Pourquoi donc ?

BOULINGRIN  
Il n'y a pas de quoi.

MADAME BOULINGRIN ET BOULINGRIN, *ensemble*  
Asseyez-vous.

MADAME BOULINGRIN, *qui a réussi à amener une chaise sous les fesses de des Rillettes*  
Là !

BOULINGRIN, *qui se précipite*  
Pas sur celle-là, je vous dis !

*Il enlève, d'un tour de main, la chaise avancée par sa femme, en sorte que des Rillettes, qui allait justement s'asseoir, tombe, le derrière sur le plancher.*

Courteline, *Les Boulingrin* (1898), GF Flammarion, 1965

## *La Paix chez soi*

### *Scène première*

TRIELLE, seul, debout devant son pupitre et comptant du bout de sa plume le nombre des lignes qu'il vient de pondre

274, 276, 278, 280 et 285. – Encore trente lignes sensationnelles, dont une vingtaine d'alinéas, une décoction de points suspensifs et une coupure à effet pour finir ; si, avec cela, le lecteur ne se déclare pas satisfait, il pourra s'aller coucher. (...) Il se décide et se met à la besogne, se dictant à lui-même et à haute voix :

« *Cependant, bien que l'antique horloge de Saint-Séverin eût depuis longtemps, dans le silence de la nuit, sonné les trois coups de trois heures...* »

*S'interrompant.*

Les trois coups de trois heures ! ... Quel métier !

*Il ricane, hausse les épaules, et poursuit :*

« *...le vieillard continuait sa lente allée et venue. Un manteau de couleur foncée l'enveloppait des pieds à la tête, et des larmes échappées de ses yeux roulaient sur sa barbe de neige.* »

*S'interrompant.*

C'est vertigineux d'ânerie...

« *Ô honte ! murmurait-il, ô cruel attentat dont mon honneur, après vingt ans, garde encore la brûlure ardente !* »

*S'interrompant.*

... et troublant d'imbécilité.

(...)

*Coups violents frappés à la porte de droite.*

Bon ! Ma femme, à présent.

*Scène II*

VALENTINE

C'est ton dernier mot ?

TRIELLE

Le dernier.

VALENTINE

Bien. (*Étendant le bras vers la croisée.*) Tu vas me donner mon argent ou je vais me jeter par la fenêtre.

TRIELLE

Par la fenêtre ?

VALENTINE

Par la fenêtre.

TRIELLE, *tranquillement, va à la fenêtre qu'il ouvre*

Saute ! (*Un temps.*) Allons, saute !

*Valentine demeure immobile, attachant sur Trielle des yeux chargés de haine.  
Enfin :*

VALENTINE

Tu serais trop content, assassin.

(...)

TRIELLE, *à sa table, courbé sur son calepin*

*Octobre. Du 1<sup>er</sup> : pour avoir menacé le sieur Trielle de se suicider sous ses yeux, tentant ainsi d'exploiter la tendresse de cet excellent mari... 4 fr. 95.*

VALENTINE

Lâche ! Lâche ! Lâche !

TRIELLE

*Pour ne l'avoir pas fait... 10 sous.*

(...)

VALENTINE

Voilà trop longtemps que je souffre sans me plaindre, j'en ai assez ! Je retourne dans ma famille.

## CALENDRIER DES REPRÉSENTATIONS

Mardi 24 avril – 20h  
Mercredi 25 avril – 20h  
Jeudi 26 avril – 20h  
Vendredi 27 avril – 20h  
Samedi 28 avril – 20h  
Dimanche 29 avril – 16h

Mercredi 2 mai – 20h  
Jeudi 3 mai – 20h  
Vendredi 4 mai – 20h  
Samedi 5 mai – 20h

Durée : 1h30

Relâche : lundi 30 avril et mardi 1<sup>er</sup> mai

Contact :  
*Marie-Françoise Palluy*  
04 72 77 48 35  
[marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org](mailto:marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org)